

BELGIQUE 100 FB. CANADA \$ 2.50. U.S.A. \$ 5. SUISSE 6 FS. ESPAGNE 250 PTS.

ACTUEL

J'AI COURSÉ LES PIRATES CHINOIS. LA FUSÉE QUI SORT DU
GANGE. DOCTEUR FRANKENSTEIN ET MADAME. SALLES DE
BAINS. POLOGNE : CLASSE CONTRE CLASSE. AU PAYS DES
SQUATTERS PROPRES. COLONIES SPATIALES. LES PROCHAINS
AMIS DES RUSSES. **MENSUEL N° 12. OCTOBRE 1980. 12 F.**



COUP DE FOUDRE PAGE 106

Ce que nous avons écouté à Actuel ce mois-ci

1. Talking Heads : « Remain in light » (Sire - Parthé).

Quelle claque ! Les Talking Heads ont tout chamboulé, ils se retrouvent à une dizaine avec Eno et des musiciens noirs comme Bernie Worrell, qui tenait les claviers chez Funkadelic, ou Nona Hendryx, la chanteuse de Labelle. Ils plongent à fond dans le funk et l'*afro-beat* de Fela le Nigérian et leurs rythmes empoignent, soulèvent et propulsent sur une orbite dont on ne descend plus. Ce disque pourrait faire danser la terre entière ! Quant à David Byrne, il a copié ses textes sur les sermons hystériques que braillent les prêcheurs évangélistes sur les radios américaines. Ce jeune homme timide et frêle va-t-il devenir le Fela blanc ? Vous saurez tout en lisant notre article sur Eno, Byrne, Jon Hassell et leurs amis, le réseau le plus créatif du moment.

2. Robert Palmer : « Clues » (Phonogram - Island).

Encore un qui a compris la fécondité des mélanges audacieux : les scacades sèches des synthétiseurs (il y a même un morceau co-produit par Gary Numan) et la souplesse ensoleillée d'une sorte de funk tropical désinvolte. Et tout ça pour enrober une des plus belles voix du rock, voilée, veloutée et fuselée.

3. Eno et Jon Hassell : « Fourth world vol. 1, Possible music » (Polydor - EG).

Jon Hassell joue de la trompette comme vous n'en avez jamais entendu, une mélodie bouleversante sortie des profondeurs d'un Orient imaginaire. Eno laisse couler des nappes tranquilles sur ses synthétiseurs. Plusieurs percussionnistes, dont le Brésilien Nana Vasconcelos, font pleuvoir des rythmes caressants et chauds. A la fois calme et vivifiant, ce disque berce les fins de nuits et les petits matins, et si jamais vous avez la sensation de connaître cette musique, c'est que vous l'avez entendue dans un rêve.

4. Snakefinger. « The Man in the Dark Sedan » (45 tours Ralph, import Celluloïd).

Snakefinger fabrique de la musique comme un prestidigitateur fait sortir des lapins de son chapeau. Ce Californien, aidé des Residents, est ingénieux et ne manque pas d'humour, parfois morbide. La face A est une chevauchée de guerriers médiévaux en cotes de mailles qui traverseraient clopin-clopant le Colorado. La face B est moins bien ficelée mais farcie de gadgets électroniques inattendus. L'album arrive bientôt.

4. The Residents. « Commercial Album » (Ralph import Celluloïd).

Les Residents gardent toujours leurs masques mais nous font tout de même un gros clin d'œil : ils viennent de produire une multitude de morceaux d'une minute chacun, pleins de trouvailles étonnantes, une sorte d'échantillonnage de tubes biscornus ultra-courts. En fait, l'album est tout sauf commercial. Une fois de plus, les Residents se paient notre tête et leur ironie est contagieuse.

5. Black Uhuru : « Sinsemilla », (Phonogram - Island).

Un reggae vraiment différent. Tranchant, claquant, tonnant. Des percussions effilées par l'électronique, des voix qui brûlent et qui s'enflent comme des incantations, des chansons fières et intenses comme des hymnes. Qui a dit que les musiciens jamaïcains étaient au bout du rouleau ?

6. « History of soul » (Vogue), « Cream of Al Green » (Vogue).

Entre 1970 et 1974, à Memphis, le producteur Wil-

lie Mitchell et sa petite équipe de musiciens attirés ont enregistré le chant du cygne de la musique *soul*. Leur principal poulain s'appelait Al Green, une voix fine et modelée, étonnement proche de celle d'Otis Redding. Il a bien mal tourné depuis, entre l'église et le disco, mais ses vieux tubes, qui n'ont jamais tellement marché en France, sont des perles de *soul* sobre et intense, il est grand temps de les redécouvrir. Les autres membres de l'écurie Mitchell, qu'on retrouve sur « History of soul », sont restés obscurs : Otis Clay, Jean Plum, Ann Peebles ou les Duncan Sisters. Avec une énergie plus crue et plus vulgaire, mais toujours ce swing épuré et distillé — la principale source d'inspiration pour J.J. Cale et pour les Talking Heads à leurs débuts.

7. UB 40 (Vogue).

Cette bande d'anglais joue le ska sur des semelles de caoutchouc et le reggae sur un sax joufflu. Leurs voix se promènent en chœur, lentes et mélancoliques comme dans un vieux *gospel*. Après un excellent 45 tours, UB 40 tient la distance sur tout un album homogène et dansant d'un bout à l'autre.

8. James Blood Ulmer : « Are you glad to be in America ? » (45 tours Rough Trade, importation).

Ulmer est un phénomène. Cinquante berges, et il vient à peine d'émerger sur la scène new-yorkaise. Guitariste noir, il a digéré le blues, Hendrix, les crisements *free* de Sony Sharrock, l'énergie du nouveau rock et les traditions *soul* et *funk*. Accompagné par des rockers et des musiciens de jazz comme le saxophoniste David Murray, il dégage une formidable santé. On devrait bientôt le voir en France. La petite marque anglaise Rough Trade a eu le flair et le culot de produire son premier disque. Ce 45 tours est un apéritif, l'album ne va pas tarder à sortir. Nous bouillons d'impatience.

9. XTC : « Black sea » (Virgin - Eurodisc).

Ce disque divise la rédaction. Certains le trouvent génial, d'autres se plaignent d'une migraine tenace. Peut-être ne l'ont-ils pas assez écouté. Comme tous les disques d'XTC, les idées et les trouvailles débordent et se percutent. Mais une fois installé dans cette jungle électrique, on s'acclimate et ces mélodies touffues finissent par sonner comme de toniques fanfares pleines de malice et de joie de vivre.

10. David Bowie : « Scary Monster » (RCA).

L'album de Bowie n'est pas dérangeant. Comme d'habitude, ses chansons ne participent d'aucune mode ou tendance. Bowie a toujours été décalé ; mais cette fois « Scary Monster » s'écoute comme de la semoule ni salée, ni sucrée. L'album est une constellation de réminiscences de ses disques précédents. Agréable à l'oreille mais Bowie a décidément oublié son acidité, et ses griffes. Dommage.

11. Père Ubu : « The art of walking » (Rough Trade, importation).

Père Ubu est toujours en première ligne pour agiter la ferraille et l'angoisse des grandes villes américaines. Mais, comparé à ses confrères du rock industriel, il a l'avantage de fondre ces bruits effrayants dans une musique écoutable — sur certains morceaux. Les voix paniquent, la batterie sonne comme une énorme boîte de conserve, les synthés qu'on écorche ronflent comme un clochard endormi dans un carton sur le trottoir. Quelle époque !

12. B 52's : « Wild Planet » (Island. Phonogram).

On est bien content de retrouver les B 52's, surtout les deux filles coiffées de choucroutes remarquables, et leurs chansons pour surprise-partie réussie. Mais

cette fois-ci, le groupe ne s'est pas assez fatigué : leur second album ressemble beaucoup au premier avec un peu moins de fraîcheur, évidemment.

13. Cameo : « Cameosis » (Mercury, import. Phonogram).

Notre funk du mois. Rigolard, exubérant, tout en couleurs criardes et en refrains écerclés. La bonne routine insouciance. Vous reprendrez un Martini ?

14. « Musique des Aborigènes australiens » (Arion, distr. CBS).

Soyez prévenus : vous avez là la monotonie à l'état pur. D'un bout à l'autre, les mêmes sonorités, animées d'infimes variations. Les Aborigènes se fichent pas mal de la nouveauté, ils jouent la même musique depuis trois mille ans et ne donnent aucun signe de lassitude. Pour ceux qui apprécient cet étirement du temps, il y a là quelques-uns des climats les plus étranges qu'on ait entendus du côté des « musiques ethniques ». Trompes sépulchrales et voix tremblées, c'est vraiment un autre monde.

15. Van Morrison : « Common one » (Mercury - Phonogram).

Depuis longtemps, Morrison nous rasait avec ses disques « heureux », ses cuivres tonitruants et ses ballades de faux cow-boy. Nous avions la nostalgie d'*Astral Weeks* et des immenses complaintes qui n'en finissaient pas d'expirer leur vague à l'âme. Van a enfin retrouvé cette inspiration-là. Bien sûr, le choc s'est un peu estompé, on ne marche plus à fond. Mais les retrouvailles, même tardives, ont toujours quelque chose d'attendrissant.

